

# GUILLAUME ERNER

## Judéobsessions



« Tant qu'il y aura des antisémites,  
je dirai que je suis juif. »

Flammarion

**GUILLAUME  
ERNER**

# Judéoobsessions



« Tant qu'il y aura des antisémites,  
je dirai que je suis juif. »

Flammarion



Guillaume Erner

# Judéobsessions

Flammarion



Guillaume Erner

Judéobsessions

Flammarion

© Éditions Flammarion, Paris, 2025

ISBN Numérique : 9782080439130

ISBN Web : 9782080439123

Le livre a été imprimé sous les références :

ISBN : 9782080439093

Ouvrage composé et converti par [Pixellence](#) (59100 Roubaix)

## Présentation de l'éditeur

« À un moment donné, tout le monde ou presque s'est mis à parler des Juifs : sur les réseaux sociaux, dans les débats télévisés, sans compter les couvertures de magazines ou les unes de journaux. Alors, j'ai pris peur et j'ai décidé d'écrire. Pour comprendre les raisons de l'obsession que je voyais surgir autour de moi, mais aussi pour transmettre les raisons de la mienne. »

Guillaume Erner tisse ici un fil entre son histoire familiale, son regard avisé sur la société contemporaine et ses travaux sur l'histoire de l'antisémitisme. Un essai singulier qui, tantôt avec humour et tendresse, tantôt avec ironie et acuité, exprime une profonde inquiétude sur l'avenir de la présence juive en diaspora et plaide pour le droit des Juifs à l'indifférence.

Comme l'écrivait Marc Bloch dans *L'Étrange défaite* : « Je ne revendique jamais mon origine que dans un cas : en face d'un antisémite. »

Guillaume Erner anime depuis dix ans *Les Matins* de France Culture. Sociologue, il est notamment l'auteur de *Expliquer l'antisémitisme* (PUF, 2005) et de *La Société des victimes* (La Découverte, 2006).

## Du même auteur

*Victimes de la mode ? Comment on la crée, pourquoi on la suit*, La Découverte, 2004 ; 2006.

*Expliquer l'antisémitisme. Le bouc émissaire : autopsie d'un modèle explicatif*, PUF, « Sociologies », 2005 ; rééd. PUF, « Quadrige », 2012.

*La Société des victimes*, La Découverte, « Cahiers libres », 2006.

*Sociologie des tendances*, PUF, 2008 ; rééd. 2020.

*La Souveraineté du peuple*, Gallimard, « Le Débat », 2016.

*Rater est un art : bêtise collective et superfail*, Grasset/France Culture, 2022.

# Judéobsessions

Pour mes deux tantes,  
Gisèle et Jeanine

Les Juifs sont un peuple obsessionnel. Le monothéisme, n'est-ce pas la quintessence de l'idée fixe ? Moi, je l'avoue sur simple demande, je suis un Juif obsédé par les Juifs. J'y songe de manière pathologique, comme Al Pacino dans *Scarface* songeait à la cocaïne, Marx à la lutte des classes ou Obélix aux sangliers. Pourquoi une telle fixation ? « C'est mon âme que cette question », comme disait Paul Valéry. Mais voici que par un étrange tour de l'Histoire, notre époque m'a rejoint. Ce qui s'est passé, c'est qu'à un moment donné, tout le monde, ou presque, a été frappé de « judéobsession », mais pas la même que la mienne. Tout le monde ou presque s'est mis à parler des Juifs, sur les réseaux sociaux, dans les débats télévisés, sans compter les couvertures de magazines ou les unes des journaux qui leur ont été obligeamment consacrées. Alors, j'ai pris peur et j'ai décidé d'écrire. Pour comprendre les causes de l'obsession que je voyais surgir autour de moi, mais aussi pour transmettre les raisons de la mienne. Je vais tenter de vous en raconter l'histoire, celle de la vôtre peut-être, mais aussi de la leur.

## Plus juif, tu meurs

Les obsessions, c'est un peu la spécialité juive, comme le pastrami ou la musique *klezmer*. L'après-midi, mes grands-parents, entourés d'autres vieux Juifs, se retrouvaient un verre de thé à la main pour parler de la vie, autrement dit de leurs morts, six millions de *dibbouks* – dans le folklore juif, les âmes des morts qui reviennent hanter les vivants. Parmi ces rescapés, certains avaient des chiffres tatoués sur l'avant-bras, d'autres non, mais tous ne parlaient que de cela, ne pensaient qu'à cela, le jour et surtout la nuit, s'endormaient et retrouvaient le monde d'hier, en rêve ou plutôt en cauchemar. C'est en tout cas l'idée que je m'en suis faite.

« Et l'histoire du rabbin Wasserman, vous la connaissez ? » disait l'un d'eux. Ce rabbin avait compris dès 1937 ce qui allait nous arriver, il avait des prémonitions. Le sommeil l'avait quitté ; lorsqu'il montait à la Torah, sur l'autel, dans sa synagogue à Brooklyn, il était pris de visions et s'effondrait en larmes. De l'eau et du pain, c'était tout ce qu'il pouvait ingurgiter, avec du lait les jours de fête – il voyait Jérusalem détruite par le feu. En 1939, savez-vous ce qu'il a fait ? Il a décidé de quitter Brooklyn pour retourner à Vilnius. Les nazis sont venus le chercher en 1941, avec douze autres rabbins, et l'ont assassiné d'une balle dans la tête – il n'a même pas de sépulture. Enfant, je ne saisisais pas tout, mais je comprenais que quelque chose de grave était arrivé. L'événement en question ne datait pas d'hier, mais nul ne pouvait l'oublier. La folle tristesse qui m'entourait était liée au mot « Juif », ou bien aux « *yid'* », comme on disait en *yiddish*. Oui, parce que tous ces vieux parlaient en *yiddish*, la langue vernaculaire des Juifs d'Europe orientale, originaires de Russie, de Pologne ou d'ailleurs. C'étaient les derniers locuteurs comme on dit en Sorbonne ; le

*yiddish* n'est pas une langue morte, c'est une langue de gens qui sont morts, ajoutait le romancier Isaac Bashevis Singer, qui écrivait dans cette langue.

Puisqu'on ne me parlait que de Juifs, je me suis mis à ne penser qu'à ça ou presque, j'ai développé une judéobsession carabinée. J'ai forgé ce terme parce qu'il est finalement moins conceptuel et piègeur qu'une autre manière de songer aux Juifs, l'antisémitisme. Ce mot-valise est plus modeste, il se contente de constater la quasi-omniprésence du mot « Juif » dans l'actualité.

Bien sûr, je m'applique d'abord ce terme de judéobsédé à moi-même. Je connais des gens de toute sorte, des Juifs qui ont décidé de cesser de l'être, ou bien au contraire des non-Juifs qui savent tout sur les Juifs. Moi, je suis un Juif obsédé par les Juifs. Cette idée fixe m'a envahi, comme d'autres, j'imagine, peuvent être corse-obsédés, ou bien encore lesb-obsédés. J'ai été élevé par des gens en deuil. Leur monde avait été englouti, ils savaient comment, mais personne ne leur expliquait pourquoi. Ce pourquoi était métaphysique et leur peu de confiance en Dieu s'était abîmé dans la catastrophe. En apparence, ils étaient résilients, dirait-on aujourd'hui, mais ils avaient surtout résilié leur bail avec la sérénité. Comment grandir dans une telle atmosphère ? Fils et petit-fils de rescapé, j'étais un enfant adulte, déraisonnablement grave, lesté par les souvenirs des miens. Ces préoccupations n'étaient pas de mon âge, la mort m'accompagnait sans cesse, je n'étais entouré par aucun vivant, seulement par des survivants. Cela me donnait une densité supplémentaire. Tout cela n'est peut-être qu'une pose, mais qu'importe ; elle m'a construit en tant qu'individu. Et puis je n'avais guère le temps de songer à mes idiosyncrasies, il me fallait divertir et consoler une famille triste et inconsolable.

Je suis né dans le Marais, à Paris, un endroit que l'on appelle en *yiddish* le *Pletzl*, « la petite place », le quartier juif. Avant que ce lieu ne devienne un *fucking zoo*, une Fashion Week permanente, ces rues vivaient au rythme des fêtes juives, des harengs et des carpes que l'on choisissait pour Pessah. C'était il y a bien longtemps ; depuis, ce quartier s'est transformé, avec des boutiques de fringues, et quelques rares snacks de falafels, seule nourriture casher encore disponible. Je me suis longtemps pensé le conservateur des lieux ; c'est moi qui partirai en dernier, j'éteindrai la lumière.

Je veux vous raconter comment j'en suis arrivé là, et surtout comment j'en suis resté là sans que rien ne s'apaise. Mais aujourd'hui, je ne suis plus seul à souffrir d'une grave judéobsession. C'est aussi le cas de la société qui

m'entoure : l'obsession pour les Juifs est devenue envahissante dans les débats politiques, sur Internet, un peu partout dans le monde. C'est beaucoup d'honneur pour un si petit peuple – quatorze millions d'individus, ce n'est pas tant que cela comparé à six milliards d'êtres humains. En fait, il n'y a jamais eu aussi peu de Juifs ; comment en serait-il autrement ? 75 % des Juifs d'Occident ont péri pendant la Shoah. La démographie, c'est implacable.

Et puis il y a l'histoire juive, et sa vallée de larmes. On recense de nombreuses dates tragiques dans l'histoire des Juifs, à commencer par 70 de notre ère, la destruction du Second Temple à Jérusalem. Les Juifs étaient un peuple, ils vont devenir une diaspora. 1492, l'expulsion des Juifs d'Espagne. La diaspora est désormais indésirable en Europe. Au xvii<sup>e</sup> siècle, Sabbataï Tsevi, faux messie, se convertit réellement à l'islam. Le 1<sup>er</sup> septembre 1939 marque le début de la Shoah, autrement dit la disparition des trois quarts des Juifs européens. Et puis le 7 octobre 2023...

Ce jour-là, je rendais visite à une amie chère, à l'agonie. Elle s'appelait Camille, six mois auparavant elle était rayonnante, tout lui souriait, et puis un jour le crabe l'a pincée. C'est allé très vite, quelques semaines et la sentence a été lâchée : soins palliatifs. Le 7 octobre, avec son mari, un ami intime, et une poignée de très proches, nous nous sommes retrouvés à l'hôpital, dans ces couloirs hideux agrémentés de dessins d'enfants qui les rendent encore plus terribles. Nous tentions de faire comme si Camille n'était pas dans l'antichambre de la mort, quand les premières nouvelles d'Israël sont arrivées.

À cet instant précis, je ne comprenais pas, je ne comprenais rien, ni pour Camille ni pour le Proche-Orient. Il m'a fallu quelque temps pour comprendre que c'était grave, que ce n'était pas un accès de fièvre, mais un drame terrible, la fin de la joie ou la fin de la paix. Je réfléchissais à ce mot étrange, « soins palliatifs », ce que l'on appelait jadis « extrême-onction », autrement dit la fin de la fin. Au malheur privé se surajoutait le malheur public, la peur pour mes proches en Israël, beaucoup de Juifs orthodoxes qui, de toute façon, ne répondraient pas au téléphone un jour de shabbat, Dov, mon oncle si sourd qu'il n'avait plus de téléphone. Mais, au fur et à mesure que les nouvelles m'arrivaient, une certitude s'installait : Camille allait au paradis, la paix était en soins palliatifs et le Moyen-Orient en enfer.

Voilà très exactement ce que signifie l'expression « soins palliatifs » : c'est le terme choisi en *volapük*, en français technocratique, pour que les

vivants fassent leur deuil, même si, quelques jours auparavant, il n'y avait déjà pas beaucoup d'espoir. Pour Israël et la Palestine, c'était la même chose. À chaque fois que j'allais là-bas, je me disais que l'espérance était à l'agonie. J'ai vu les uns et les autres se radicaliser, il n'y avait plus de remède connu contre Netanyahou et le Hamas. L'issue était fatale même si l'on ignorait sa nature. Il suffisait d'être un peu lucide pour comprendre : le pronostic vital des innocents était engagé.

Le 8 octobre, Camille s'en est allée, et avec elle, la paix au Proche-Orient. Je redoutais déjà ce qui allait suivre en France, j'avais raison d'avoir peur. La civilisation juive est devenue, depuis longtemps, une religion, puis un peuple en exil ou en diaspora. Voilà maintenant l'ensemble des Juifs assimilés à une nationalité paria, avec un terme pour les désigner tous : sionistes. C'est une nouvelle page de la judéobsession qui s'ouvre.

## 100 % juifs

Beaucoup d'entre nous ont eu la chance de rencontrer un enseignant qui a changé leur vie. En ce qui me concerne, il s'appelait Claude Courtois, il était professeur d'économie, Toulousain doté d'un accent rocailleux et d'une voix de stentor, passionné par la philosophie des sciences. Il m'a initié aux sciences humaines et m'a fait comprendre qu'elles pouvaient rendre intelligible la réalité sociale autour de nous, c'était même leur but. Nous eûmes de longues conversations sur les Juifs, il me mettait au défi de définir ce que j'entendais par ce mot. J'étais décontenancé par la question – on ne me parlait que de « Juifs » depuis ma naissance, et voilà un homme qui me demandait de réexaminer mes prénotions, comme on dit en sociologie, autrement dit de secouer mes préjugés. De fait, je ne parvenais pas à répondre à son interrogation – les Juifs ne se limitent pas à un peuple, une religion, voire à une nationalité ; il y a des Juifs incroyants, des Juifs non israéliens et même des Juifs palestiniens. Je crois néanmoins avoir un élément de réponse : un Juif, c'est quelqu'un qui est obsédé par les Juifs. L'identité juive, ou la « yidentité », c'est l'histoire de gens hors normes qui auraient tant voulu être absolument dans la norme.

J'appartiens à une famille jadis nombreuse, ashkénaze, venant de Pologne, ou plutôt de ce qui se nomme aujourd'hui la Pologne. Plus j'y

songe, plus je me dis que nous aurions été du pain azyme béni pour un sociologue, un stéréotype incarné : 100 % ashkénazes, 100 % de gauche, 100 % dans la fripe, on dit *schmates* en *yiddish*. En somme, une famille 100 % normale parmi les anormaux. Du côté Erner, ils venaient de Konskie, une ville qui existe à peine, à côté de Kielce, cité connue pour avoir été le siège d'un pogrom en 1946 – oui, après la guerre. Plus de quarante morts, des rescapés de la Shoah lynchés pour avoir tenté de retourner dans les maisons qu'ils occupaient en 1939. Mes grands-parents paternels n'ont jamais cherché à retourner là-bas, dans cette bourgade qui, avant-guerre, était à 60 % juive, avec une grande rue boueuse, des baraques en planches, une synagogue en bois que les nazis incendièrent, de vieux *hassidim* édentés et un rabbin qui ne brillait pas par son savoir. Du côté des Zeltman, donc du côté de ma mère, c'étaient des urbains, du prolétariat ; ils habitaient Wolomin, dans la banlieue de Varsovie, et regardaient ces Juifs de Konskie comme s'ils venaient à peine d'enfiler des chaussures.

Pourtant, même si les uns prenaient les autres de haut, ce qui me frappe chez chacune de ces deux branches, ce sont leurs ressemblances. On croirait voir ce qu'en sociologie on appelle un idéal-type, une forme de résumé incarné des Juifs de l'Est. Chacun de mes grands-pères avait décidé de quitter la Pologne et de se marier avec une voisine, ou une cousine. Difficile, cela dit, de faire autrement dans ces villages juifs, ces *shtetls*, c'était presque comme chez les rois de France : ils étaient tous parents, et l'arbre généalogique ressemblait à une pelote de laine. Mais cette pelote s'est retrouvée dans la gueule du loup. Seuls ceux qui avaient eu la bonne idée d'émigrer sont demeurés vivants. Du côté Erner, mon grand-père Szaja. Il avait neuf frères et sœurs ; il est resté seul, à se nommer Erner, Erner sans L – sans aile ? –, alors qu'il y a tant de Lerner. Les nôtres ont été assassinés, probablement tués par balles dès le début de l'invasion de la Pologne, plus tard dans le ghetto de la ville, ou bien à Treblinka. Szaja, le père de mon père, avait bien fait de partir. C'était un petit homme aux yeux rieurs et aux jambes de lutteur, avec un côté asiatique à la Dersou Ouzala, parfaitement adapté à la steppe. Il avait quitté la Pologne pour rejoindre la révolution russe ; cela lui avait permis de manger du cheval mort à Moscou, d'attraper le typhus, puis il était arrivé en France en passant par la Belgique – tout cela en ne parlant exclusivement que le *yiddish*. Il n'a jamais connu plus de dix mots de français et avait appris à lire dans la rue, c'était un homme très simple, très bon et très stalinien. Sa femme, Madeleine, était un

authentique dragon d'un mètre cinquante. Elle avait tenu tête aux cosaques, à la milice, à la Gestapo, rien ne lui faisait peur, et cela faisait très peur aux autres. Leur vie durant, ils ont été tailleurs, ce qui m'a toujours paru curieux pour des gens aussi éloignés de la mode.

Ce n'était pas le cas de Joseph, mon autre grand-père. Lui aussi était tailleur, mais l'élégance, ça le connaissait. Il avait des allures de prince russe, il savait qu'on ne met pas de pochette avant 18 heures. Sa vie intérieure n'était pas simple, celle de ma grand-mère Deborah moins encore, mais la guerre a relativisé les névroses. Pour elle, la guerre ne s'était jamais vraiment arrêtée ; chaque jour, elle redécouvrait le sens du mot « trauma ». Comment avait-elle fait, elle, si peu habituée aux premiers rôles, pour survivre dans un pays qu'elle connaissait à peine, dont elle maîtrisait mal la langue, flanquée de deux petites filles et sans un sou vaillant ? Et tout cela en Corrèze... Le Zambèze ne lui aurait pas paru moins exotique. C'est mon grand-père Joseph qui avait trouvé le refuge. Cet homme m'a toujours émerveillé par sa capacité non pas à s'effacer, mais à s'imposer et, avec lui, à imposer les règles du jeu. S'il avait survécu, c'est parce qu'il avait une *chutzpah* folle, un culot monstre : rien ne l'intimidait, il était capable de tout, monter sans billet en première classe et devenir le meilleur ami du contrôleur. Grâce à cela, il s'était évadé de deux camps et avait réussi à cacher sa famille en France profonde, lui qui ne connaissait de ce pays que Paris et la région parisienne.

Lorsque je les contemplais, j'avais le spectacle de toute la juiverie du monde en face de moi. Tout en eux était juif. Avant-guerre, rien ne laissait présager l'orage de feu, d'acier et de sang qui allait suivre. L'antisémitisme, en France, ils le connaissaient mal ou peu. Dreyfus était mort depuis longtemps, et puis il était mort innocenté. Albert, mon père, me racontait ses copains de Belleville. Un jour, un camarade de classe l'avait convié dans le bistrot de la rue Julien-Lacroix tenu par le paternel ; celui-ci leur avait servi un café au lait accompagné d'un croissant. Albert s'était jeté dessus – « Regarde le petit Juif, lui il mange son croissant. » C'est ainsi que mon père s'était rendu compte qu'il avait quelque chose en plus ou en moins que les autres. Et pourtant, il se sentait terriblement français – l'école républicaine, pour le peu de temps où il avait eu le droit d'y aller, était sanctifiée comme le creuset de l'intégration. Mais, comme l'a souligné le sociologue Norbert Elias à propos des Juifs allemands, « c'est une expérience singulière que d'appartenir à un groupe minoritaire stigmatisé

et, en même temps, de se sentir complètement inséré dans le courant culturel et dans le destin politique et social de la majorité qui le stigmatise ». Voilà très exactement ce qui leur est arrivé en septembre 1939.

Pourquoi ont-ils survécu et pas les autres ? Parce qu'ils ont eu cent fois, mille fois de la chance... Peut-être aussi parce qu'ils ne pensaient pas comme tout le monde. Tordus comme ils étaient, ils n'arrivaient pas à marcher droit. C'est ainsi qu'ils avaient échappé à l'ogre, réussissant à se cacher dans le labyrinthe, souris courant sur l'enclume. J'ai beau savoir que le hasard n'obéit à aucune loi, je n'ai jamais cessé de chercher les raisons de leur survie, comme s'il y avait une élection dans l'élection – tu parles d'un peuple élu ! En 1914, ce sont les plus courageux qui sont morts en premier, cette génération de normaliens patriotes qui a foncé sur les lignes allemandes. Les miens n'étaient pas normaliens. Joseph avait crié sur sa sœur – Joseph criait beaucoup – pour que celle-ci ne se déclare pas comme Juive au commissariat du quartier, comme la loi l'exigeait. Pour survivre, il valait mieux ne pas obéir, et tous, autant qu'ils étaient, avaient un rapport oscillant avec la loi, qu'elle soit celle du pays, du Parti ou de la religion. Ils les connaissaient toutes les trois et n'en respectaient aucune. Étaient-ils méfiants par nature ou le sont-ils devenus ? Ils n'avaient confiance en personne, semblaient animés par une vaste entreprise de dissimulation – leur vie ésotérique ne ressemblant en rien à sa version exotérique. Ils n'avouaient rien, pas même à leurs enfants ou petits-enfants. Les règles demandent à être interprétées, pensaient-ils, et ils ont eu six millions de fois raison.

Comment vivre encore après cinq ans de frayeur et de tremblements, quand on n'a que la vie à offrir en partage, vivant sans plus, avec le frêle espoir de continuer ? Entre eux, ils en parlaient sans cesse, se souvenaient des prénoms des disparus et demeuraient inconsolables parce qu'il y avait trop à consoler. On évoque la notion de deuil pathologique, quand celui-ci dure trop longtemps, mais là, c'est l'histoire qui avait été pathologique. Murmurant en *yiddish* pour que les enfants et les voisins ne comprennent pas, ils tenaient le pire pour certain. Une nuit, un violent incendie s'est déclaré dans l'immeuble où nous habitions avec mes parents. La situation était franchement effrayante, les couloirs envahis par les flammes et la fumée, les voisins appelaient au secours. Mes parents, d'ordinaire si nerveux, montrèrent à quel point ils étaient adaptés à la catastrophe. En un

instant, ils étaient redevenus des Juifs errants, prêts à fuir, leur petite valise prête, infiniment plus calmes qu'à l'ordinaire.

La vie anormale, ça leur allait assez bien ; c'est l'autre existence, la banale, qui leur posait plus de problèmes. Peut-être étaient-ils sélectionnés pour échapper à toutes les Shoah. La formule d'Amos Oz était faite pour eux : « De quoi parlent mes livres, en un mot ? D'une famille. En deux ? D'une famille malheureuse. En trois ? Lisez mes livres. » Mais eux n'ont pas jeté leurs obsessions sur du papier, c'est pourquoi je leur dois cet *Yizkor-Buch*, ce livre du souvenir, normalement écrit en *yiddish*, de ces ouvrages où l'on raconte la vie des communautés juives avant la Shoah et la poignée de survivants après. Il faut bien un livre pour se souvenir de nos obsessions, ces pensées issues du croisement de l'Histoire et de nos névroses, de nos névroses historiques. Nous savons beaucoup de choses sur le génocide et la guerre, mais qui se soucie des Juifs d'après ? Qui se soucie de nous ?

## Être plus français que français

Vivre au milieu de gens qui voulaient vous déporter ou qui ont laissé faire. C'est un peu ce que mes parents ont vécu en France, un pays 25 % mauvais, ou bien aux trois quarts bons – tout dépend de la manière de voir, de la façon de se représenter le nombre de Juifs survivants après la guerre, ou bien celui des disparus. Admettre l'existence d'une « idéologie française », pour reprendre le titre de ce livre de Bernard Henri Lévy qui déplut à tant d'israélites et constituait en quelque sorte le pendant du « juif imaginaire » d'Alain Finkielkraut. Sur quoi faut-il insister ? Sur les Français qui ont collaboré, ceux qui nous ont aidés ou bien ceux qui ont regardé ailleurs ? Curieusement, c'est la « résistance passive » qui occupait une place importante dans la mémoire des miens. Il fallait du courage pour ne pas voir que ces gens étaient juifs ; les bonnes sœurs qui ont recueilli ma mère et ma tante ne se faisaient bien sûr aucune illusion sur la véritable religion de ces fillettes – les religieuses se sont occupées d'elles avec bonté, se disant probablement, comme l'aumônier du maquis des Glières qui distribuait les certificats de baptême, « restera ce qui pourra ». Quant à mes grands-parents, ils étaient follement vulnérables, avec leur *yiddish*, leurs

prénoms impossibles à prononcer, leur improbable corrézianité, et cependant, personne n'a dénoncé leur présence ; beaucoup de Français les ont aidés un peu, et quelques-uns les ont aidés beaucoup. Parmi les images pieuses conservées dans la mémoire familiale, une institutrice qui a accueilli ma mère, jeune écolière âgée de onze ans, affublée de l'étoile jaune. Elle demanda à la classe de faire silence et leur expliqua que jamais aucun élève ne porterait un tel insigne en sa présence. Mais c'est dans la même Corrèze que mon grand-père, victime d'une vilaine chute à l'hiver 1943, consulta un médecin qui le reçut en déclarant que les Juifs « ne voulaient pas travailler ».

Malgré ces comportements variés, les miens ont accepté de demeurer en France après la guerre, Dreyfus plutôt que Pétain. Peut-être parce qu'ils étaient trop timorés pour émigrer encore. De ces années, ils ont conservé une confiance plus que relative en l'être humain et l'habitude de se rendre invisibles – ne jamais se faire remarquer. Baisser la tête, tout le temps. Combien de fois ai-je été rabroué pour avoir voulu me « distinguer ». Rien de tape-à-l'œil, pas de regard impertinent, le peuple à la nuque raide n'a qu'à courber l'échine. Avoir peur de tout et de tous – de la comptable, du concierge. Ne jamais faire de vagues. Pour mon père, c'était réglé : rouler en Renault 5, ne pas dépasser 50 francs pour une paire de chaussures, changer de trottoir quand on voit un agent de police, une amende suffisait pour son angoisse... Ma mère avait des aspirations plus bourgeoises, mais l'ambition était la même : se fondre, le plus possible. Ils me manquent tous les jours, mais je suis heureux qu'ils ne connaissent pas ce moment actuel, où l'opinion publique les renverrait toujours à Israël, pays tellement éloigné de leur histoire, de leurs désirs et de leurs choix. Ne seraient-ils pas aujourd'hui traités de sionistes, eux qui connaissaient mieux que quiconque le sens de ce terme et qui avaient toujours refusé de l'être ?

Ces Juifs ashkénazes se proposaient de résoudre la quadrature du cercle : devenir plus français que les Français, devenir des Français majuscules alors qu'au fond, ils ne pensaient qu'aux Juifs. Leur univers, la *Yiddishkeit*, avait été réduit en cendres, l'éruption du Vésuve sans Pompéi. Chaque jour, ils se mettaient à table avec les morts, parlaient ou s'engueulaient avec eux, leur racontaient leurs joies, leurs peines et surtout leurs remords. Pourquoi n'es-tu pas venu avec moi, Abraham, lorsque le commandant du camp m'a dit « Zeltman, ça sent mauvais » ? Mon grand-père avait été envoyé avec son beau-frère à Beaune-la-Rolande. Il s'était évadé seul ; le mari de sa

sœur avait refusé de le suivre, il n'était jamais revenu. Moi, je ne faisais pas trop de bruit ; enfant modèle, j'essayais d'égayer ce monde en deuil. Ma demi-sœur, de treize ans mon aînée, née du premier mariage de mon père, grandissait dans le souvenir de ceux qu'elle n'avait pas connus. Quant à mon frère, de cinq ans mon cadet, il est venu troubler un peu cette atmosphère de tristesse. Curieusement, à la différence de cette demi-sœur et de ce frère, je ne portais pas le sceau de la mort en déportation, mes prénoms n'en portaient pas trace. Josseline s'appelle ainsi en mémoire de son grand-père Yossel, mort à Auschwitz. Quant à mon frère, il avait une double ration : après son prénom d'usage, plus français que français, François se prénomme aussi Georges Maurice, les deux cousins germains de ma mère, morts en déportation alors qu'ils n'avaient pas quinze ans. Moi, curieusement, j'avais été prénommé Guillaume. Un patronyme passeport pour l'assimilation. Certes, mon deuxième prénom est David, mais qui le savait ? D'où venait ce David ? Ma mère aurait voulu que je me prénomme ainsi – mais la prudence et la France ont plaidé en faveur de Guillaume – j'imagine qu'ils n'avaient rien trouvé de plus français.

Moi-même, je me suis senti investi d'une mission : devenir vraiment français à mon tour. Je l'ai fait avec méthode et une application rare. J'ai lu la totalité de la littérature mondiale consacrée à la campagne française, jusqu'aux romans de terroir. Pierre, mon oncle corrézien, m'y a beaucoup aidé ; avec lui, je pouvais me fantasmer une famille française – médecin de campagne, vous connaissez un métier qui sent plus le terroir ? Mais malgré tous ses efforts et les miens, mon savoir est demeuré tout théorique. Je sais tout sur le Béarn et la Thiérache, tout sur la révolte frumentaire de 1709, mais je suis incapable de distinguer un marronnier d'un platane, je suis le Juif de la caricature, talmudique en tout. Je me suis marié avec Marie de Gandt et nous possédons une ferme dans la vallée de la Drôme ; j'ai demandé à me faire naturaliser drômois. Un grand nombre de mes amours ont été des femmes à particule – je suis obligé de le constater de la même façon que Marie a un tropisme pour les Juifs. J'imagine donc que nous nous sommes trouvés là-dessus aussi. J'ai été élevé avec une Sibylle à particule, j'ai poursuivi avec une Armelle munie en permanence du bottin mondain – Armelle descendait en ligne directe de Charlemagne ; ses amis de Versailles me trouvaient exotique, je les trouvais incroyablement divertissants, c'est comme si Saint-Simon m'accompagnait en soirée. Armelle m'a fait découvrir le hameau de la Reine à l'aube, connaissait le petit Trianon et

Vivant Denon. J'ai connu de merveilleuses étreintes avec Mathilde de la Mole et Madame de Rênal, sans même parler de Cécile de Volanges, tiraillé, voire déchiré, entre Clotilde de Marelle et Suzanne Walter, la tradition ou l'intégration, voire la dissimulation, un dilemme lancinant : faut-il aller vers la même ou la complètement différente ? J'ai même fréquenté des femmes qui pratiquaient la chasse à courre, la restauration de blason, les arbitrages entre Orléans et Bourbon – quelle famille devrait réellement régner ? Il y a toujours eu quelque chose de rassurant pour moi chez ces femmes si françaises, susceptibles le cas échéant de plaider mon cas auprès de Saint Louis et trouvant toujours un pont-levis à relever en cas de retour de la milice.

Certes, tout cela ne correspondait pas exactement aux plans familiaux. Les stratégies matrimoniales sont au cœur du mystère juif, avec une préférence pour l'endogamie. À cet égard, dans ma famille, c'était une réussite parfaite – le mariage interne au *shtetl* était une règle respectée. Mon père s'est marié deux fois, avec deux femmes bien différentes, mais terriblement identiques sur le plan sociologique : juives, enfants cachées, de gauche, très à gauche. Mais pour moi, qu'est-ce que cela voulait dire, l'endogamie ? Je me suis fiancé avec une Séfarade. Présentée par mon cousin rabbin, elle me semblait merveilleuse ; je l'ai rencontrée un mercredi après-midi et ne l'ai plus quittée ensuite. Elle était juive comme moi, et c'est probablement pour cela que nous n'étions d'accord sur rien. Son judaïsme conservateur se heurtait aux improvisations calculées de ma mère, qui en rajoutait dans le piétinement des règles. Au cours d'un Pessah mémorable, celle-ci décida de farcir la carpe avec du pain – ce qui est une excellente idée si l'on veut dégoûter sa future belle-fille de manger à jamais à la table commune. Car, vous l'ignorez peut-être, lors de la Pâque juive, la consommation de pain est strictement prohibée. Mais ma mère aurait tout fait pour me faire rompre mes fiançailles – et elle y est parvenue d'ailleurs –, militant en faveur d'une stricte endogamie : un mariage avec une fille de chez nous, mais alors complètement de chez nous – ashkénazo-ashkénaze. L'idéal aurait été d'épouser une fille de confectioneer, d'ailleurs elle en connaissait quelques-unes parfaites, et par exemple cette « Vanessa, elle est vraiment très bien, et en plus ses parents travaillent dans la boutique en face. » Mes réticences étaient le signe que je ne cherchais qu'à la contrarier en refusant d'écouter ses conseils frappés au coin du bon sens. Refuser Œdipe ou refuser Moïse ?

Vis-à-vis du christianisme, je dois avouer une profonde duplicité. Je sais bien que ces gens-là nous ont fait beaucoup de mal, et c'est pourquoi j'ai consacré une part importante de mon doctorat de sociologie à l'étude de la théologie médiévale. Mais secrètement, je rêvais d'une naissance chrétienne, un baptême, pas n'importe où, à Saint-Nicolas-du-Chardonnet, avec un prêtre en aube. Le christianisme a toujours occupé une immense place fantasmagorique chez moi. J'ai longtemps tenté d'être chrétien, j'ai même milité un temps à la Jeunesse ouvrière chrétienne auprès du père Buannic – j'ai dû échapper de peu aux Journées mondiales de la jeunesse. Si j'aime le christianisme, ce n'est pas seulement par choix érotique ; à Rome, il est conseillé de se comporter comme les Romains – il y a même un précepte en hébreu, très respecté, « *dinah de malkoutah Dina* », la loi du royaume est la loi. Et puis, les églises sont tout de même plus accueillantes que les synagogues, et les Juifs, malgré tous leurs efforts, malgré Mahler et Bernstein, n'auront jamais leur Bach. J'ai beau songer à la place du judaïsme dans l'histoire moderne, rien ne peut supplanter la force créatrice stupéfiante du christianisme – qui n'aurait pas envie de rejoindre une civilisation qui a construit Vézelay, le Mont-Saint-Michel et la Vierge noire de Rocamadour ? Les chrétiens ont bien traversé la mer pour découvrir Saint-Jean-d'Acre – Acco, en hébreu –, moi, j'ai fait le trajet inverse pour demeurer au quartier Saint-Paul, parce que Marc-Antoine Charpentier a composé son *Te Deum* au milieu du quartier juif.

## Juifs français de gauche, très à gauche

Mes parents se sentaient juifs, français, de gauche, peut-être même se sentaient-ils juifs de gauche avant d'être français. Quand j'étais enfant, l'un de mes héros s'appelait Leopold Trepper, chef du premier réseau d'espionnage soviétique au sein de l'Allemagne nazie, organisation surnommée « Orchestre rouge ». C'est lui qui a prévenu Staline de l'offensive nazie de juin 1941 et transmis les plans du char T6, parmi d'autres faits d'armes. Pour le remercier, le « petit père des peuples » l'a envoyé au Goulag, où il est resté dix ans. Libéré en 1955, il a été « amicalement incité » à demeurer en Pologne, qu'il n'a pu quitter qu'en 1973 pour émigrer en Israël. Dans son autobiographie, *Le Grand Jeu*, il

explique simplement des choses qui valaient pour toute sa génération : « Je suis devenu communiste parce que je suis juif », lâchait-il. Alors que le communisme avait tenté durant trente ans de le broyer, il terminait ce livre en expliquant qu'il souhaitait que les hommes tirent les leçons de sa vie de communiste et de révolutionnaire : « Le socialisme triomphera », ajoutait-il, et « il n'aura pas la couleur des chars russes écrasant Prague ». Le communisme n'a pas été aussi cruel avec les miens, mais il les a bercés d'illusions toute leur vie durant, parfois même la berceuse a été quelque peu brutale. Et pourtant, ils n'ont jamais renié leurs convictions communistes et révolutionnaires. Parce que ce monde qui ne les aimait pas, ce monde qui pensait les Juifs surnuméraires, ne leur convenait pas. En l'absence de Messie, pourquoi ne pas essayer la révolution ?

Pour que l'équation ne soit pas trop compliquée à résoudre, une formule avait été trouvée : ils étaient profondément bundistes. Ne rougissez pas si vous ne savez pas ce qu'est un bundiste, la plupart des exemplaires sont morts à Auschwitz. Enfant, je saisis mal la différence entre bundiste et bouddhiste, confusion excusable, tant il y a des points communs entre ces deux formes de stoïcisme, d'abnégation et de capacité à méditer sur les échecs et les catastrophes.

Les bundistes étaient des Juifs très à gauche et très irréli­gieux. Mes grands-parents – et mes parents – communiaient dans l'aversion et la moquerie à l'égard des rabbins qui incarnaient à leurs yeux l'obscurantisme, la paresse et la saleté – c'étaient les alliés des microbes, nos ennemis. Mon grand-père Joseph nourrissait une colère inextinguible contre les rabbins, décrits comme d'authentiques tortionnaires lorsqu'il était enfant en Pologne ; il les accusait notamment d'avoir brûlé des livres qui lui appartenaient, parce qu'ils étaient écrits en polonais, alors qu'il n'avait pas l'argent pour les racheter. Les bundistes estimaient que la question juive était soluble dans la question sociale, et qu'un jour, les prolétaires polonais de tous les pays, Juifs et non-Juifs, vivraient heureux à Varsovie et même à Lvov. Les choses ne se sont pas exactement déroulées comme prévu – mais ils y croyaient : c'étaient des optimistes, et comme le dit une blague juive, la plupart des optimistes ont fini à Auschwitz, les pessimistes à New York. Les bundistes ont toujours incarné pour moi un exemple de pureté dans l'erreur ; ils se sont trompés en tout, barricadés qu'ils étaient dans leur idéologie merveilleuse qui réussissait à leur faire croire qu'un

environnement hostile allait soudainement s'ouvrir avec bienveillance comme la mer Rouge pour les accueillir avec ferveur.

L'histoire du Bund est celle d'une illusion. Cet acronyme désignait l'Union générale des travailleurs juifs de Lituanie, de Pologne et de Russie, fondée en 1897 à Vilnius. Le Bund s'était donné pour mission de synthétiser le socialisme révolutionnaire avec la défense de l'identité juive laïque. Il s'agissait ni plus ni moins de faire la révolution et de créer des Juifs libres au sein d'une humanité libre. Vaste programme, probablement trop. Pourtant, avant la guerre, les militants du Bund ne ménageaient pas leurs efforts. Les bundistes étaient des révolutionnaires purs et durs, prêts à en découdre avec les forces réactionnaires du tsar. Ils rêvaient d'une société où les ouvriers juifs ne seraient plus des parias, mais des citoyens à part entière, fiers de leur culture et de leur langue. En 1905, lors de la première révolution russe, ils étaient en première ligne, galvanisant les masses, distribuant des tracts, organisant des grèves. Leur influence était telle que le Bund était alors le plus grand parti socialiste de l'Empire russe.

Le Bund ne se contentait pas de rêver de révolution, il la préparait dans chaque atelier, chaque rue où résonnait le *yiddish*. À une époque où les Juifs d'Europe orientale étaient étouffés par la pauvreté et la discrimination, le Bund se levait pour exiger non seulement des droits économiques, mais aussi une reconnaissance nationale. Leur slogan, en *yiddish*, *Doykeit* (Ici et maintenant), claquait comme une gifle au visage des sionistes qui, eux, regardaient vers la Palestine. Les bundistes n'avaient que faire des terres lointaines : leur combat était ici, dans les ghettos surpeuplés, dans les usines aux conditions de travail inhumaines.

Leur histoire devint une tragédie. Après la révolution bolchevique de 1917, le rêve bundiste a été broyé par la machine soviétique. Les bolcheviks ne toléraient aucune concurrence, et les bundistes, qui refusaient de se plier à la dictature du prolétariat imposée par Moscou, furent impitoyablement écrasés. Leurs journaux furent interdits, leurs leaders persécutés. Ceux qui n'ont pas été liquidés ont été contraints de se taire ou de s'exiler. Malgré tout, cela n'émoussa pas leur désir d'être de gauche. Leur identité juive se confondait absolument avec leur mystique socialiste. À la maison, on disait « le Parti », et c'était évidemment le Parti communiste. Le Parti avait beau s'être allié avec le diable, avoir déchaîné les foules contre les Juifs de 1933 à 1968, rien n'y faisait : ils tenaient à leur appartenance autant qu'à leur

identité, quitte à faire preuve d'une souplesse admirable pour justifier tout ce qu'il y avait à justifier.

Pour eux, la question juive était une pure question sociale, un malentendu qu'un peu de *diamat*, de matérialisme dialectique, allait réussir à résoudre. Et s'il n'y réussissait pas, c'est que le matérialisme n'était pas suffisamment dialectique. Pourquoi cet attachement à la gauche, au mépris de l'Histoire, alors même qu'ils connaissaient bien ce passé qu'ils avaient vécu ? Lorsque les nazis envahirent Koneski, en septembre 1939, entamant dès les premiers moments de leur présence les assassinats de Juifs, l'une des sœurs de mon grand-père tenta de passer la frontière, mais les Russes l'en empêchèrent. Elle l'écrivit dans la dernière lettre qu'ils reçurent d'elle. Et pourtant, communistes ils étaient, communistes ils restèrent. Faire la révolution : en finir avec cette condition juive qui les rendait minoritaires où qu'ils aillent, alors même qu'ils avaient abandonné dès la Pologne tout ce qui faisait d'eux des Juifs historiques : plus de *shtreimel*, ce chapeau porté par les pieux, fini les longues barbes et les papillotes ; ils n'étudiaient pas la Torah, ils ne mangeaient plus casher. Le jour de Kippour, où même les plus mauvais des Juifs jeûnent, mon grand-père Joseph s'installait bien en vue dans le meilleur restaurant de Wolomin pour montrer à quel point il était laïc.

Pensaient-ils vraiment que la révolution allait révolutionner aussi les Juifs ? Cet engagement, qui rime avec aveuglement, était d'une infinie banalité au *xx<sup>e</sup>* siècle. Leur judéobsession, c'était leur engagement à gauche. Dans chaque cellule du parti communiste, il y avait un *minyán*, autrement dit au moins dix Juifs mâles ; la réunion du Parti, c'était Yom Kippour sans le jeûne. Les grands noms étaient Léon Trotsky, Rosa Luxemburg ou Emma Goldman, accompagnés de milliers d'anonymes. Les ouvriers de la confection aux États-Unis étaient en pointe dans tous les mouvements révolutionnaires. Et même dans la France des années 1970, au sein de la Ligue communiste révolutionnaire, le seul qui ne parlait pas *yiddish*, plaisantait-on, était Daniel Bensaïd, parce qu'il était séfarde. Les choses ont changé : aujourd'hui, il n'y a plus de Juifs dans les instances dirigeantes de LFI, alors même que l'époque passe son temps à compter les racisés.

Mon grand-père Szaja ne cessait de fustiger les capitalistes, coupables d'à peu près tout – comme l'expliquait fort bien son journal favori, *L'Humanité* –, capables de produire un monstre comme Gorbatchev, qui

avait bradé l'URSS pour un burger. Mais c'était un idéologue pragmatique : son soutien à la vision stalinienne de l'URSS se faisait à bonne distance ; il ne lui serait pas venu à l'idée de retourner à Moscou pour voir comment les Juifs y étaient traités. En outre, ma famille était farouchement universaliste : en libérant les Juifs, il s'agissait de libérer tous les hommes. Dans leur lutte, ils réclamaient aussi d'autres révolutions : le suffrage des femmes, l'abolition de la ségrégation raciale. Être de gauche, c'était en finir avec toutes les marginalités, dont la leur. Ils ont terriblement échoué, mais au moins avaient-ils mesuré les difficultés de la manœuvre. Pour en finir avec l'antisémitisme, il ne fallait rien de moins qu'une révolution. Elle ne vint pas d'où ils l'attendaient, ni comme ils la souhaitaient. C'est finalement Hitler qui se chargea de la diaspora juive. Au lendemain de la guerre, les miens étaient seuls avec leur Shoah et leur universalisme.

## Normalisation par extinction

À la Libération, plus personne n'avait envie d'entendre parler des Juifs. Comme l'écrivait Patrick Modiano dans son premier roman, *La Place de l'Étoile*, la « poisse juive » n'intéressait plus personne. Les gens heureux n'ont pas d'histoire, mais les gens malheureux en ont trop. Leur tristesse était indicible et inaudible.

Ils saisissaient très bien le message : les Juifs fatiguent tout le monde avec « leur » Shoah. Ne pourrait-on pas tourner la page, passer à autre chose ? Ce ressassement est-il sain ? Mais que pouvions-nous faire de cette histoire, disons, encombrante ? L'oublier était impossible. La rappeler – pourquoi pas, mais dans quel but, et surtout pour qui ? Les lendemains de la Shoah ont été complexes : comme on le sait désormais, les témoignages ont existé – ils se sont même multipliés, mais personne ne voulait les entendre. Ceux qui ont survécu l'ont fait avec une psyché profondément marquée, jusqu'à l'obsession.

Il faut dire que les miens étaient singuliers. Extérieurement, ils semblaient normaux, comme le disait Freud : autrement dit, ils avaient produit et s'étaient reproduits. Mais, intérieurement, ils étaient en ruine, consumés par la douleur. Puisqu'Auschwitz représente l'infini, tout le reste se trouve ipso facto relativisé. « Ce n'est pas Auschwitz », phrase qu'on me

serinait dès que je me plaignais, est la phrase la plus inutile et probablement la moins humaine qui soit, puisque rien n'est Auschwitz, à part peut-être Treblinka. Mais en attendant, on dressait l'inventaire de tout ce qui n'était pas les camps, et cette liste était, par construction, interminable. Bien sûr, cela rendait caduque toute plainte éventuelle comparée au malheur absolu, mais chaque petit ennui qui nous frappait s'ajoutait à celui qui nous avait déjà touchés pendant la Shoah, la comptabilité du désastre s'envisageait alors sous un angle exponentiel et non plus simplement arithmétique. Une clé perdue, un pneu crevé, une orientation scolaire à définir, et c'était notre monde qui s'effondrait une nouvelle fois, le sort s'acharnant – pourquoi ne distribuait-on pas des cartes de grands blessés de la mémoire pour inciter le destin à s'acharner ailleurs...

Pas besoin d'être Françoise Dolto pour comprendre que la proximité perpétuelle d'Auschwitz n'est pas un gage d'épanouissement. Chacun développait sa propre folie, plus ou moins douce, mais tous communiaient dans le même traumatisme. Certains avaient peur des portes, qu'elles soient fermées ou ouvertes, du vert ou du brun, ne supportaient pas les tatouages ou la vue d'un uniforme, ne pouvaient pas entendre parler allemand – la liste des empêchements et des contre-indications était infinie. Certes, nous pouvions vivre, mais une vie limitée, en grande partie empêchée, coincés entre les phobies, les crises de panique et quelques accès de démesure – l'idée de bonne vie leur semblait en grande partie obscène.

Je vous raconte cette histoire parce qu'elle s'achève, et c'est une grande première depuis l'exil de Babylone. Ce n'est pas une page qui se tourne, c'est un livre qui est en train de se clore. La civilisation juive diasporique est en train de s'éteindre. Au VI<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ, les Juifs avaient commencé à migrer sur toute la planète – début de la dispersion, autrement dit de la diaspora. Aujourd'hui, je fais probablement partie des derniers Juifs à vivre hors d'Israël et d'Amérique. Que ceux qui ne nous aiment pas soient patients et se rassurent, il n'y aura bientôt plus de Juifs en France. La communauté juive, autrefois la troisième la plus importante du monde, est en passe d'être détrônée par la canadienne. Pourtant, moins nous sommes nombreux, plus on parle de nous.

C'est simple, si votre enfant est un bon à rien, proposez-lui d'étudier la démographie juive européenne. Il aura peu de travail, parce que c'est fini, ou presque. C'est ce qu'explique Sergio DellaPergola, spécialiste du sujet : la population juive européenne est comparable à ce qu'elle était... au

Moyen Âge. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, 90 % des Juifs étaient européens. Après la Shoah, ils n'étaient plus qu'un tiers à habiter l'Europe. Aujourd'hui, ce chiffre a encore baissé : seuls 9 % des Juifs vivent encore en Europe. Bref, le Juif en Europe, c'est un peu comme l'éléphant en Afrique, une espèce en danger. L'existence diasporique relève désormais du folklore. Quant aux Juifs séfarades, c'est encore plus impressionnant. Une civilisation millénaire occupait le Moyen-Orient ; elle ne coexistait pas avec les musulmans, elle les a précédés. Il y avait des synagogues en Iran ou en Irak bien avant qu'il y ait des mosquées, avant même que l'idée de tels édifices ne naisse. En 1945, un million de Juifs vivaient dans ces pays ; aujourd'hui, il n'en reste pratiquement plus un seul, ce n'est pas seulement la fin des Séfarades, c'est la fin d'une histoire tout court. Les Judéo-Arabs constituent l'autre continent englouti de la vie juive, et personne ne l'évoque, la cérémonie a lieu dans la plus stricte intimité. Si ces Juifs sont arrivés en Israël, c'est d'abord parce que le monde arabe les a fait partir.

En France, comme partout ailleurs, les Juifs fuient le monde non juif ; loin de se ralentir, ce mouvement se poursuit. Un Juif sur cinq aujourd'hui dans le monde est un migrant. Les Juifs représentent environ 1 % des immigrés dans le monde, soit 0,2 % de la population mondiale. Depuis 1990, le flux de migrants juifs a augmenté de 28 %, passant de 2,3 à 3 millions en 2020. Hitler a réussi son coup. Les communautés juives d'Europe ne sont plus. Certes, il reste des Juifs. Trop, pensent certains. Entre cinq cent mille et un million en Belgique, disent certains Belges ; en réalité, ils ne sont que trente mille. Mais il n'en reste quasiment plus là où ils étaient si présents, au point de représenter l'un des visages du monde juif, en Biélorussie, en Hongrie ou en Roumanie. Quantité de villes étaient à moitié juives, comme si, brutalement, Paris perdait ses dix premiers arrondissements. Je ne parle même pas de l'Ukraine. Et il s'est produit quelque chose d'inouï depuis le début de la guerre en 2022 : des noms de villes qui n'intéressaient que les Juifs, ainsi que les Ukrainiens, et apparemment Vladimir Poutine, sont devenus le cœur de l'actualité. Qui se souciait d'Odessa avant février 2022 ? Qui savait que Babi Yar existait avant que l'antenne de télévision à Kiev ne soit ciblée par les Russes ? À l'ombre de cette parabole, une méchante pierre rappelle le lieu de ce massacre de trente mille Juifs par les nazis. Je me souviens de mon vertige lorsque je me suis trouvé à Kiev devant une façade dotée d'une plaque indiquant la maison natale de Golda Meir, ancienne Première ministre

d'Israël. Que diable avait-elle fait là, me suis-je demandé un fragment de seconde, avant de reprendre mes esprits et de me souvenir que la vieille Golda était née Golda Mabovitch, à Kiev, en 1898.